

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le cardinal Lavignerie a reçu du marquis de Brides la somme de 3 millions, deux cents milles piastres, pour l'aider dans sa nouvelle campagne, qui on le sait est de donner la liberté aux esclaves africains.

Un bataillon belge partait dernièrement pour faire la guerre aux marchands d'esclaves dans l'Afrique centrale, il a rencontré une troupe d'Arabes qui avait 1000 esclaves entre les mains. La bataille s'est engagée, les Arabes ont été battus et les 1000 esclaves mis en liberté.

*
* *

Melle Marie Anne Keaton de Philadelphie a légué \$ 12.000 pour œuvres de religion. Quand cet exemple sera-t-il suivi par un plus grand nombre de catholiques. Les Canadiens en particuliers devraient s'occuper de leurs maisons d'éducation. Plusieurs se plaignent de nos collègues ; que l'on sache que ces collègues font des merveilles pour le peu de ressources à leur disposition. Qui songe à les doter ?

*
* *

L'Angleterre se convertit peu à peu. Le cardinal Manning a 14 suffragants.

Le conseil privé de la reine Victoria compte 9 catholiques.

Les députés catholiques à la chambre des communes sont au nombre de 76.

En Angleterre et en Écosse on compte 1300 églises ou chapelles.

Si l'Angleterre protestante ne persécutait point l'Irlande, le mouvement catholique s'accroîtrait bien d'avantage.

Ne cessons de demander la conversion de l'Angleterre, *l'île des Saints* d'autrefois. Cette prière est un apostolat qui plaît beaucoup à Dieu.

*
* *

On annonce la conversion au catholicisme du Rév. Jean Bulmer, ministre anglican. Il fut longtemps examinateur à l'université de Durham, en Angleterre. Le *Catholic Times* de Liverpool dit que ce ministre avait pour habitude de dire chaque matin à son réveil : "Seigneur, indiquez-moi le chemin de la vertu."

Ayons toujours le désir de bien faire, et la grâce de Dieu ne nous fera jamais défaut. S'il y a des parents incrédules dans notre famille, travaillons à les établir dans un vrai désir de faire le bien, poussons-les à prier, et le ciel fera le reste.

*
* *

C'est du Piémont que sont venus en bonne partie les misères de l'Italie, espérons que du Piémont viendra aussi le salut. C'est une loi providentielle qui s'applique dès que dans un pays il y a des âmes fermes et généreuses qui ne plient pas le genou devant les faux dieux. *L'association catholique ouvrière* prend dans le Piémont des proportions de plus en plus considérables. Léon XIII en conçoit des espérances pour l'avenir. César Balbo l'un des chefs de cette association vient de recevoir du Saint Père une lettre très élogieuse.

F. A. B.

DENT POUR DENT

Pour la Famille

Vous savez tous, amis lecteurs, l'attachement que l'on porte à une pipe que l'on a culottée soi-même ? Avec beaucoup de patience, j'étais parvenu à en culotter une, et j'y tenais comme à une relique.

Un soir, quelques-uns de mes amis vinrent me voir, et je m'empressai de leur exhiber ma pipe, en leur représentant toutes les précautions qu'il m'avait fallu prendre, pour obtenir ce beau résultat.

Tous me complimentèrent, à l'exception de Paul, qui me dit avec un sérieux à faire crever de rire :

— Depuis combien de temps l'as-tu ?

— Un mois environ.

— Ah : un mois. Bien ! Fumes-tu continuellement avec ?

— Certainement, mais, diantre, pourquoi ces questions ?

— Je veux tirer son horoscope. Où l'as-tu achetée ?

— Du diable si je m'en rappelle, répondis-je en riant.

— Ah ; Tant pir pour toi. Qui te l'a vendue ?

— Une dame, je crois.

— Une dame ? Oh ; mais de pis en pis. Ecoute, mon cher, ne fûme plus avec cette pipe, on du moins, tiens toi sur tes gardes, elle te jouera quelque mauvais tour. Je ne suis pas sorcier, ajouta-t-il ; mais j'ai un vague pressentiment.....

A ce moment, nous ne pûmes nous contenir, et nos éclats de rire couvrirent sa voix. La veillée se continua aussi gaiement qu'elle était commencée.

*
* *
*

J'étais seul, mes compagnons venaient de me quitter. Je pris ma pipe, et tout en songeant à la fameuse prédiction de mon farceur, je l'allumai. Je m'amusai durant quelques minutes, à suivre attentivement les capricieuses spirales de la fumée, puis je fermai les yeux, et tout en fumant, je me pris à rêver.

Rêverie fatale ! Soudain, un petit bruit sec retentit, et quelque chose me frappa au visage, tandis que je ressens une douleur intense dans la bouche. Je me lève tout intrigué, pour voir si personne n'est entré à mon insu. Mais je suis bien seul. Qui donc m'a l'ancé le projectile ? Et cette petite détonnation que j'ai entendue, d'où

provient-elle ? Dans mon excitation, je ne pensais plus au contre-choque mes dents avaient ressenti.

— Au moins, me dis-je, je vais voir ce que j'ai reçu. En me penchant, je m'aperçus que ma pipe était... décapitée. Oui, vous lisez bien, décapitée : Sa tête avait fait explosion, les morceaux gisaient épars sur le paquet. Ma pipe, elle que j'aimais tant ! Le conseil de Paul me revint à l'idée : C'était lui, c'était Paul, et non ma pipe, qui devait me jouer le mauvais tour prédit.

Qu'avait-il mis dedans ?

Je suis encore à me le demander.

Quelques jours plus tard, je le rencontre.

*
* *

— Tiens, dit-il comment allez-vous ?

— Qui, vous ?

— Toi et ta pipe, parbleu !

— Moi, je suis bien, mais ma pipe n'est plus qu'un tronçon qui crie vengeance contre toi.

— Sais-tu, dit Paul, que tu as le style très tragique, quand tu le veux ? Combien veux-tu, pour réparer cet outrage sanglant, cette insulte de lèse-majesté ?

— Moque-toi tant que tu voudras, je l'estimais à un écu, et tu me la paieras un écu.

— Allons, ne t'échauffe pas la bile, c'était pour rire.

— Eh bien, je n'ai pas ri du tout.

— Pardine, as-tu envie de faire tort à mon budget ?

— Je fais fi de tes farces...

— Et moi de tes menaces. Bon ! voilà que tu me fais rimer ! Tu es un ami précieux ; en ta compagnie, je deviendrai certainement poète !

— Tu pourras rimer sur l'écu que je te ferai donner, répondis-je en riant, car ma colère s'était complètement évanouie.

*
* *

Le lendemain (c'était un dimanche), je me promenais avec quatre de mes amis, au nombre desquels se trouvait encore Paul. Pendant que celui-ci était occupé à dilater la rate des autres, suivant son habitude, je cherchais un moyen de lui remettre son change. Tout

à coup, une idée bizarre surgit dans mon cerveau. Nous étions devant un petit magasin de tabac.

— Entrez vous prendre un cigare? demandai je à mes compagnons.

Paul fut le premier à répondre.

— Volontiers, je vous ai une faim de fumer...

— C'est ton portefeuille que tu vas fumer, me dis-je in petto.

Nous entrons. Un homme se présente au comptoir.

— Un "Crème de la Crème" pour moi, répondis-je à sa muette interrogation.

Tête de mes compagnons ! un cigare de dix centins !

C'était déroger à mes habitudes.

Devant mon calme imperturbable, ils se décident à faire comme moi.

— Une traite d'un écu ! me souffle Paul à l'oreille.

J'allume mon cigare, je fais signe à mes voisins, et pendant que Paul se répand en invectives contre une allumette qui s'était brisée dans ses doigts, nous nous esquivons rapidement, lui laissant le soin de payer.

Je ne l'ai pas revu depuis, mais il a dû regretter ma pipe !

HECTOR D'HAUGRY.

Montréal février 1891.

IL ME VENDRA

UN RÊVE

(Pour La Famille)

Le soleil était arrivé aux deux tiers de sa carrière. La brûlante chaleur de ses rayons était tempérée par une brise fraîche qui soufflait de la mer et s'embœumait au passage du parfums des fleurs. Sur le sable fin du Jourdain, de jeunes enfants à la chevelure blonde comme les épis mûrs, aux yeux limpides comme l'azur du firmament, s'ébattaient joyeux sous le regard vigilant de leurs mères assises au bas de leurs demeures. Des rires joyeux comme un babil de messages montant de la rive. Les enfants couraient ou plutôt volaient, se roulant sur le sable gris jusqu'à ce qu'un mot de leurs mères vint tempérer leur bruyante gaieté.

Tout-à-coup. O malheur, un cri déchirant est parti du seuil de la plus proche demeure, un cri où vibre l'angoisse et la prière. " Maître du ciel, mon fils est dans les flots ", et s'élançant éperdue sur la rive tandis que le blond chérubin a disparu sous l'onde, une femme arrache sa chevelure, et d'impuissance déchire ses vêtements. L'onde de nouveau s'entrouvre et un enfant à demi suffoqué implore du regard un sauveur.

Trois personnes s'avançaient en ce moment sur le sable des grèves. Un vieillard portant au front l'aurole de l'amour et du sacrifice est le chef de cette petite caravane. Une jeune femme s'appuie ^{de son} sur son bras, elle a l'habit des vierges d'Israël. Elle effleure ^{à peine} plutôt qu'elle ne touche le sol, ses paupières baisées semblent deux ailes d'abeilles sur les pétales d'un lys. Entre la vierge et le vieillard et complétant ce gracieux tableau, un ravissant blondin de huit ou dix ans laisse errer tour à tour son regard du ciel à la rive, de la rive au ciel. Idéal de famille, " trinité de personnes mais unité d'amour."

En un moment l'enfant a déserté ^{les côtés} les côtés de sa mère, et le vieillard l'a vu voler au rivage ^{avant} avant de pouvoir lui demander la raison de ce mouvement subit.

D'un pied léger il touche l'onde devenue docile, sa main tendue semble appeler du sein de l'onde un être ami. La main a saisi une tresse blonde, et rapide comme l'ange de la mort portant au ciel l'âme qui vient de quitter la terre, il remet ^{entre} entre les bras d'une femme éplorée le fils encore tremblant du danger qu'il vient de ^{courir} courir. Et avant que cette mère étonnée et ravie ait pu lui rendre grâce le jeune voyageur a mis 50 pas entre la rive et lui.

Jésus, dit alors la vierge radieuse avec un sourire du ciel, quel est donc cet enfant auquel vous venez de prouver votre amour d'une manière si éclatante, ^{quelle} quelle chose lui a valu d'être sauvé par vous ?

L'enfant Jésus baissa les yeux où tremblait une larme ; un sourire attristé erra sur sa lèvre pure. Cet enfant, répondit-il c'est lui qui me trahira un jour ! pour prix de la vie que je lui conserve, il vendra la mienne trente deniers. St-Lo.

L'ŒUF INDOMPTABLE

Vous couchez un œuf sur une table et il se relève aussitôt sur la pointe.

Il ne s'agit pour produire cette petite illusion que de pulvériser avec un marteau un bâton de cire à cacheter d'en introduire la poudre dans l'œuf et de chauffer légèrement de façon à faire fondre la cire qui vient s'accumuler et se refroidir ensuite à l'extrémité.

Cette opération terminée, il ne s'agit plus que de maintenir debout sur une plaque de tôle l'œuf dont vous voudrez éprouver la docilité.

Si l'on se sert d'une petite canne ayant dans toute sa longueur une partie creusée en forme de rigole, l'œuf se tiendra en équilibre et filera droit sur cette canne si on la penche insensiblement, ainsi qu'on a pu le voir récemment exécuter sur la scène des soirées fantastiques par la pseudoindienne Hava-Dijina.

ABEL CÉPAK.

LE THÉ DE PAILLE D'AVOINE

Les journaux ont déjà signalé, à propos de l'influenza qui a sévi dans le courant de l'hiver dernier ce remède aussi simple qu'à la portée de tous. L'expérience a démontré son efficacité, et nous pensons être utile à nos lecteurs en leur en rappelant la recette.

On prend de la pure paille d'avoine ordinaire, bien sèche, on la hache en menus morceaux, on la cuit dans un peu d'eau et l'on obtient ainsi un thé brunâtre, de couleur un peu plus claire que celle du café ordinaire. On y ajoute un peu de sucre, l'on en prend une tasse le soir, une autre tasse le matin, et au bout de trois ou quatre jours, il n'y a pas de toux qui tienne. Ce remède convient à tous âges et pour tous les catarrhes. Il est surtout recommandé aux personnes qui, comme les instituteurs,

pasteurs, avocats, etc., sont obligés de beaucoup parler et qui sont sujettes aux maux de la gorge et du larynx. Le remède est en tout cas peu coûteux et facile à essayer :

COURRIER DU CANADA.

MONSIEUR BONJOUR

Un écrivain de mérite, Casimir Bonjour, sollicitait sa réception à l'Académie française. Il se présente chez un des membres de ce corps illustre, afin de le disposer en sa faveur. Une femme de chambre vient lui ouvrir la porte : "Votre nom, Monsieur?" Le candidat répond, avec son plus gracieux sourire : "Bonjour." Flatée de cette politesse, la domestique répond : "Bonjour, Monsieur? voulez-vous me dire votre nom, afin que je vous annonce? — Je vous dis Bonjour. — Et moi aussi, bonjour, Monsieur. Qui faut-il que j'annonce maintenant? — Eh! Bonjour, c'est mon nom." La femme de chambre comprit alors qu'au lieu de dire : Bonjour, Monsieur, il fallait dire : Monsieur Bonjour !

PENSÉES ET MAXIMES

Ce que j'estime immédiatement après l'éternité, c'est le temps.

Mad. Swetchine.

* * *

Cherchez le devoir avant le plaisir, et vous trouverez le plaisir dans le devoir.

∴

Pensez deux fois avant de parler, et vous parlerez deux fois mieux.

Plutarque.

∴

Lorsque le nom de Jésus ne se trouve pas sous ma plume je ne me sers de celle-ci qu'à regret.

La vén. Barat.

EN EUROPE : PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE SIXIÈME

A PARIS

Mardi 21 janvier.—Hier à quatre heures j'arrivais chez madame Durand, elle était absente. Je me fis donner une chambre sans me nommer, les serviteurs sont changés, personne ne me reconnaît. De suite j'allai au Crédit Lyonnais déposer mes lettres de change, pour les faire reconnaître. A mon retour, comme je commençais à souper à la table d'hôte, la dame des céans arriva. Elle me fit mille joies et je dus passer dans son réfectoire privé. Le cognac et le champagne sortirent. Sur ces entrefaites, Mgr Labelle, qui était descendu à l'Hotel Binda, où il paie trois piastres par jour, arrive pour veiller avec nous. Tous les souvenirs d'il y a cinq ans revinrent sur le tapis. Il était onze heures quand nous nous séparâmes.

Fatigué du voyage, je me levai à 10 heures. J'allai faire une visite au Bureau Canadien, chez M. Fabre, chez le curé Brisset, frère de M. Brisset de Montréal, et chez M. Rameau, qui me garda à souper et à veiller. Vous pouvez vous imaginer s'il y a eu des paroles de dépenses. Tous sont bien, se sont informés de ma mère, et la saluent. Ils n'ont pas oublié le voyage du Lac des Deux-Montagnes, ni la descente de la Rivière des Prairies à la clarté des étoiles. Il est minuit. Bonsoir.

Mercredi, 22 janvier.—J'ai fini mes affaires d'argent. Le dîner nous réunissait chez M. Rameau, avec Mgr Labelle et l'abbé Casgrain, de Québec. Je fis une course à travers la ville, pour revoir quelques églises et quelques connaissances d'antan.

Ce qui frappe ici, c'est de voir cette multitude de personnes et d'équipages, se poursuivant, se croisant, qui courent après les distractions et les plaisirs. Le bien est caché, le mal se

cache, on voit à la surface le frivole, l'élégant, le mondain, qui s'étale et règne en maître. Pourtant le bonheur n'est pas dans cette richesse, ni ces divertissements, puisque ces personnes s'ennuient, et aspirent à d'autres contentements.

Notre petit coin des Laurentides est moins brillant, mais il renferme bien plus de calme, de paix et de vrai bonheur.

Jeudi 23 janvier. — Il pleut il vente. J'ai passé la journée dans ma chambre, à mettre la dernière main à mon livre que je dois laisser à Lyon en passant. J'avais à coller à leur place certaines photographies, qui doivent illustrer le volume. Sur le vaisseau, à raison du roulis, il m'a été impossible de faire ce travail, et je préfère m'en acquitter ici plutôt qu'à Lyon; parce qu'au *Retiro* je suis comme chez moi et la pension ne coûte pas très cher, tandis que je ne sais pas si là-bas je tomberai dans un bon hôtel.

Voici trois jours que je suis à Paris, j'en pars demain pour Lyon où, si c'est possible, je ne serai pas plus qu'un jour. Je m'aperçois qu'il me manque plusieurs photographies que j'ai laissées à St-Lin. Voudriez-vous me les envoyer, par la poste, à Rome, toutes, qu'elles soient sur carton, ou simplement sur une petite feuille mince, lesquelles se trouvent dans le bureau privé, et ailleurs, photographies qui représentent des paysages des chantiers, des chapelles, et des scènes sauvages. Maman pourra vous aider à les trouver. Enfin tout ce qui vous tombera sous la main, expédiez-le-moi, et au plus vite que vous pourrez.

Je suppose que votre église est toute habillée en noir, que votre tapis est cousu.

L'hiver, cette année, à Paris, disent-ils, est trop doux. Ces trois jours ressemblent à notre première semaine de mai, quand elle est belle. mais je sais, par expérience, que Paris n'est pas toujours aussi clément, n'ayant jamais eu plus froid que dans cette chambre où je vous écris. Mes saluts à M. Cabana et à toute la maisonnée.

CHAPITRE SEPTIÈME

DE PARIS A LYON

Vendredi, 24 janvier. — Je reprends les chars et mon crayon. A 5 heures lève et déjeune. Une demi-heure de voiture à travers Paris, encore éclairé au gaz, me conduit à la gare de Lyon. A 6 heures et 5 minutes, départ, au milieu des ombres indécises du matin, qui m'empêchent de distinguer l'aspect des faubourgs de Paris. J'entrevois assez bien *Charenton*, le *Beauport des fous de France*, où l'on traverse la Marne, et *Villeneuve St-George*, où l'on traverse l'Yères. L'Yères et la Marne sont deux gros ruisseaux, que l'on a décorés du nom pompeux de rivières.

A *Melun*, nous rattrapons la Seine, pas plus considérable que la rivière l'Assomption. Le point de vue est joli.

Nous entrons dans la forêt de Fontainebleau, la plus considérable de France. Beau bois, cela a plutôt l'air d'un parc! Quand on a voyagé des mois à travers les forêts de la Baie d'Hudson, celle-ci n'est plus qu'une forêt en miniature.

Fontainebleau était le château qu'affectionnait Napoléon I. C'est ici qu'il fit à son armée ces adieux qui sont demeurés célèbres dans l'histoire.

A *Moret*, un autre ruisseau-rivière.

Montereau, buffet, sept minutes d'arrêt: pour un café au lait, 75 centimes, une pomme, 5 centimes, et un petit pain pour apporter dans les chars, 10 centimes. Ici fut assassiné Jean sans peur, et Napoléon gagna une victoire sur les Allemands. Nous quittons la Seine pour l'Yonne, une rivière qui par son volume d'eau me rappelle l'Achigan; un peu plus considérable il faut être franc.

La rivière, la ligne du chemin de fer, et toutes les routes sont bordées de longs arbres, qui ont l'air, excusez l'expression, de coqs d'inde haut montés sur pattes avec leurs grands corps nus et leurs têtes fines.

Nous voici chez les Sénonais, qui ont donné maille à partir à César. Sens n'a que 14,000 habitants, mais elle possède un

passé riche en faits historiques. Sous la domination romaine elle fut une des capitales de la Gaule. Au VIII^e siècle, son archevêque était le primat des Gaules et de la Germanie. Il s'y tint plusieurs conciles, Saint Bernard y fit condamner Abélard. Déchue de son antique gloire, Sens est encore intéressante, à cheval sur l'Yonne, au fond d'un vallon, entouré de collines presque de tous côtés, avec une ceinture de champs parfaitement cultivés.

Successivement nous traversons *Villeneuve, St-Julien et Joigny*, connu pour ses vins. Nous sommes en pleine Bourgogne. Les côteaux sont couverts de vignes pressées auprès des pieux qui les soutiennent.

Les villages, avec leurs toits en tuile et leurs murs extérieurs en ciment gris, paraissent vieux, antiques, au milieu d'environnements verdoyants, de campagnes jeunes de culture.

Nous quittons l'Yonne, (lequel mot, d'après moi, vient de Dionne, Dionesius, Denys.) pour l'Armançon.

Laroche, vingt minutes pour déjeuner. Un petit verre de cognac me réchauffe l'estomac paresseux. Ici vient aboutir le canal de Bourgogne, qui relie la Seine au Rhône par la Saône. Ces canaux, qui ne sont autre chose que des cours d'eau creusés et endigués, distribuent, à bon marché, le commerce intérieur du pays. Celui que nous longeons peut avoir vingt pieds de large et est bordé de deux routes, où marchent les chevaux qui traînent les bateaux. Ce genre de transport est si économique qu'il se maintient en face de la rapidité des chemins de fer, pour le commerce qui n'est pas pressé.

De Paris à Laroche je voyageai seul dans mon compartiment. Ici est monté un monsieur qui étudie son journal, au coin opposé, pendant que je lis et j'écris dans le mien. Pas un mot, Je me demande, ou je vous demande si deux femmes pourraient en faire autant !

Brienon, St. Florentin, et Tonnerre, nom terrible, endroit tout-à-fait joli et tranquille, ville de six mille âmes, que domine son église, perchée au haut d'une colline comme un nid d'aigle. Ici repose dans son tombeau le célèbre Louvois, qui

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE VI

(Suite)

Oh ! que je suis heureuse, dit Sr Marie de Ste-Agnès. Il est si... elle allait ajouter délicieux, mais en voyant le sourire malin qui commençait à se dessiner sur les lèvres de Sœur M. de St-Bruno elle changea son expression favorite et ajouta : Il est si agréable d'apprendre que nos enfants tournent bien.

Ce mariage nous amusa fort, continua Sr Marie de St-Bruno. Thais amena ici son futur pour avoir l'opinion de notre mère, et après avoir déclaré devant lui qu'elle ne consentirait pas au mariage sans l'assentiment de la communauté, elle le conduisit par la main et rouge comme une pivoine, droit devant la mère en disant en même temps avec une incroyable naïveté : Allons maintenant, Jacques, n'ayez pas honte, mais tenez vous bien pour un moment afin que votre mère puisse vous regarder comme il faut.

Et que fit-il, demandèrent en riant toutes les sœurs ?

Il obéit, reprit Marie de St-Bruno, riant aussi de bon cœur au souvenir de cette désopilante journée. Jacques tomba à genoux humblement, demanda à notre mère sa bénédiction et essaya de remercier pour toutes les bontés que nous avions eues pour sa future épouse, en particulier d'en avoir fait une si bonne fille.

Et ensuite, demanda Sr-Marie de Ste. Cécile, en voyant que la vieille sœur s'était arrêtée pour essuyer ses lunettes et ses yeux inondés par les larmes qu'un franc éclat de rire avait fait jaillir jusque ses joues.

Ensuite. D'abord notre mère le bénit et puis elle eut avec lui une longue conversation privée. Pendant ce temps Thais parcourait nos rangs pour prendre nos votes et comme nous fûmes toutes unanimes dans les louanges que nous décernions à son futur époux, tous deux repartirent heureux et se marièrent quelques jours après. Je ne dois pas oublier pourtant que Jacques, en partant, laissa entre les mains de notre mère quelques épargnes journalières de ses gages, formant une petite somme qu'il voulut consacrer à la charité. Et maintenant encore, chaque fois qu'il vient nous voir, toujours en compagnie de Thais, il ne manque jamais d'apporter quelque petit présent, témoignage, dit-il, de sa gratitude pour la femme accomplie que nous lui avons donnée.

CHAPITRE VII

Tandis que Sr Marie de St-Bruno, racontait à ses compagnes les divers incidents de l'histoire de Thais, celle-ci racontait à la supé-

rieur et à Sr Marie de St-Anselme, la première maîtresse des pénitentes ce qu'elle savait et aussi ce qu'elle devinait de l'histoire de la pauvre Henriette. Cette dernière était demeurée dans un des parloirs extérieurs attendant le résultat de la conférence, ne manifestant ni patience ni impatience, mais dans une sorte d'insensibilité qui semblait paralyser en elle tout sentiment d'ennui ou d'anxiété. Catherine reparut enfin portant sur sa joviale figure un sourire d'encouragement. Henriette se laissa conduire, sans même savoir où elle allait dans le parloir intérieur où attendaient les mères. C'était la première fois depuis sa chute que la fille du major Grey comparaisait ainsi publiquement comme pécheresse en présence de la vertu. Elle ressentit profondément l'humiliation. Ses yeux rivés à la terre laissèrent bientôt couler des larmes abondantes le long de ses joues pâles et fletries. Avec ses cheveux en désordre et son châle que par un instinctif mouvement de honte elle avait resserré autour d'elle, elle était debout devant les sœurs, personnification tellement vivante de la dégration et du malheur que des larmes de compassion remplirent involontairement les yeux des deux religieuses.

Après quelques questions auxquelles Henriette répondit par un mouvement à peine perceptible de la tête et des lèvres, la maîtresse des pénitentes parla quelques instant à voir basse à la Supérieure et celle-ci s'approchant d'Henriette lui dit avec bonté :

Je crois qu'il ne faut pas vous tourmenter d'avantage ce soir par des questions car vous me paraissez maïade et fatiguée. Demain vous pourrez mieux nous dire ce que vous pensez de nous et voir si vous essaieriez au moins pendant quelques jours ce que l'amour du Bon Pasteur peut faire ici pour vous.

Ce ton de voix et ces manières empreintes à la fois de tant de sympathie et de douceur, la délicatesse de ces paroles qui ne disaient qu'en termes voilés sa triste position allèrent droit au cœur de la pauvre fille. Pour la première fois depuis qu'elle était entrée elle leva vers la Supérieure son regard abattu et chargé de larmes. Elle rencontra un sourire plein de douceur et d'affectueuse anxiété, comme le sourire du Bon Pasteur lui-même s'il avait été là visible-ment pour recevoir au bercail la brebis perdue.

Touchée et pénétrée par ce regard, comme malgré elle Henriette murmura quelques paroles de réponse, et alors après avoir en silence salué Catherine, Sr Marie de St-Anselme se leva et amena au dedans du cloître la nouvelle pénitente. Dès qu'elles furent seules, la religieuse se pencha à son oreille et lui dit : d'abord, ma chère enfant, je vais vous conduire à la chapelle pour vous mettre sous la protection du Bon Pasteur dans la maison de qui vous allez vous reposer cette nuit.

Henriette ne répondit pas. Elle entendit ces paroles presque sans les entendre et certainement sans les comprendre. Elle avait d'ailleurs une vague idée qu'on la conduisait à un dortoir ou à une chambre à coucher quelconque de sorte que quand la religieuse

ouvrit la porte et l'introduisit dans la chapelle elle se trouva prise complètement par surprise. Depuis l'époque où elle avait quitté la maison de son père, elle n'avait pas mis le pied dans une église excepté le jour où elle avait porté son enfant au baptême et elle se sentit prise d'une terreur soudaine en se trouvant tout à coup, sans s'y attendre, en présence du St-Sacrement et face à face avec le Dieu qu'elle avait si délibérément offensé. Marie de St-Anselme lui présenta de l'eau bénite qu'elle accepta en faisant un effort pour ne pas refuser. Mais elle ne fit pas le signe de la croix, elle ne s'inclina même pas en signe de respect. Elle resta debout embarrassée et incertaine de ce qu'elle avait à faire jusqu'à ce que la sœur la fit avancer jusqu'à la grille qui séparait le chœur des religieuses de l'endroit réservé aux pénitentes, et la fit agenouiller devant l'autel. Dans le sanctuaire, juste en face de l'endroit où Sr. Marie de St-Anselme l'avait fait agenouiller était une magnifique peinture représentant Ste-Marie Madeleine, placée là comme pour souhaiter la bienvenue aux pauvres repentantes qui arrivaient à la maison et les présenter à l'hôte silencieux du tabernacle, au pieds de qui elle aussi s'était reposée un jour avec amour, et dont la divine parole l'avait si éloquemment défendue contre les reproches des pharisiens. Le jour baissait ; déjà les ombres du soir commençaient à occuper la partie inférieure de la chapelle, mais les derniers rayons du soleil pénétraient encore à travers les carreaux richement décorés d'une fenêtre au couchant et tombaient dans le sanctuaire qu'ils inondaient de leurs flots d'or et de lumière. L'autel de la Vierge était orné de fleurs nouvelles qui mariaient leur douce senteur aux parfums sacrés de l'encens dont les temples catholiques demeurent toujours comme imprégnés. Tout était là si calme, si paisible, qu'Henriette en dépit de ses angoisses et de ses fatigues ne put se défendre avec impatience et en murmurant, comme elle l'eût fait en toute autre occasion, le signal de se lever et de quitter l'Eglise, elle se cacha la figure dans ses deux mains et se résigna à rester là aussi longtemps que le désirerait la sœur qui la conduisait : aucune affection cependant ne monta de son cœur ; aucune prière n'effleura ses lèvres. Elle se sentait trop misérable, trop désespérée pour prier et son cœur était trop malade pour qu'elle essayât même de le faire. Dieu en ce moment, où il était si près pourtant, semblait plus loin que jamais de son âme coupable. Tout ce qu'elle avait jamais entendu dire de sa bonté, de son amour pour les pauvres pécheurs s'était complètement effacé de sa mémoire dans cette longue nuit du crime où elle avait vécu. Elle s'était constituée elle-même son ennemie, elle le savait, et maintenant c'était sous les traits d'un vengeur qu'elle apercevait toujours sa redoutable image. Comment s'étonner si après tant d'efforts pour l'oublier, en punition peut-être de ces coupables efforts, tout souvenir de sa bonté et de sa tendresse était effacé de son esprit pour ne laisser place qu'à une impression indéfinissable de terreur ? Et cependant, en ce moment même où

elle le pensait si loin, Dieu la regardait avec tendresse. Pendant que le cœur de la pécheresse, tremblait, le sien appelait ; comme un père trop indulgent Dieu cherchait comme un prétexte pour pardonner et par sa grâce pressait d'autres âmes à intercéder pour son enfant.

Lucie n'était plus la seule à prier maintenant, sœur Marie de St-Anselme, la future maîtresse d'Henriette, à genoux près d'elle, priait avec autant de ferveur que si cette âme eut été son seul souci sur la terre et que si la sauver eut été la seule bonne action que lui eut demandée le Bon-Pasteur en retour de toutes les grâces qu'il lui avait accordées depuis qu'elle était à son service.

Elle avait compris, d'un regard, qu'Henriette n'appartenait pas à la classe de pénitentes qu'elle avait habituellement sous ses soins. Malgré son apparente pauvreté et sa misère il n'y avait pas à douter que cette infortunée avait appartenu à la haute classe de la société. Il avait d'ailleurs tant de fierté dans sa démarche et dans ses moindres mouvements, que la sœur avec son expérience avait compris de suite qu'il ne faudrait rien moins qu'un miracle de la Divine Grâce pour l'amener à se mêler indistinctement aux humbles pénitentes de la maison et à partager volontairement leur vie pénible et leurs durs travaux. Voilà pourquoi tandis qu'Henriette sans voix et sans espérance était à genoux devant l'autel, ne priant pas et n'essayant pas même de prier, elle, sa future maîtresse priait avec tant de ferveur.

Elle supplia Dieu avec des ardeurs que lui seul dans sa miséricorde était capable d'inspirer ; elle pria non seulement pour qui sa nouvelle enfant reçut toutes les grâces dont elle avait besoin pour sa conversion, mais elle demanda pour elle-même un accroissement de lumière et de prudence dans la tâche difficile qui allait lui incomber. Les circonstances particulières de la position d'Henriette, circonstances qui allaient rendre l'œuvre à entreprendre plus difficile, à vrai dire rendaient plus intéressante aux yeux de la religieuse la nouvelle pénitente ; et il y avait là un excitant nouveau pour sa prière. Volontiers Marie de St-Anselme aurait passé la nuit au pied du tabernacle, mais elle vit que la pauvre enfant était fatiguée, étrangère dans la maison de Dieu dont elle ne connaissait pas même le langage. Craignant donc de pousser à bout sa patience elle coupa court à sa prière et sortit avec elle de la chapelle. Elles traversèrent le long corridor qui conduit du couvent à la partie de la maison assignée exclusivement aux pénitentes, ou plutôt, comme disent les bonnes religieuses, aux enfants. A l'extrémité du cloître était une porte à loquet. Au moment où St Marie de St-Anselme ouvrait cette porte, le bruit étourdissant d'au moins cent voix, voix joyeuses parlant toutes et riant en même temps, parvint aux oreilles d'Henriette qui s'arrêta stupéfaite.